

Images et littérature

Roland Bourneuf

Volume 11, Number 5, August–September–October 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29761ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourneuf, R. (1969). Images et littérature. *Liberté*, 11(5), 164–166.

Image et littérature

Les professeurs de littérature sont bien à plaindre. Ils étaient tranquilles dans leurs morceaux choisis et leurs manuels, et voilà que les images viennent les déranger. Il y a belle lurette que, dans les écoles et les collèges, on sait qu'elles existent. S'ils ne les ont pas encore apprivoisés pour en faire des alliées, les enseignants reconnaissent du moins dans le cinéma et la télévision des rivaux redoutables. Et voilà que la vague touche maintenant l'Université.

À la fin de mai, s'est tenu, en France, à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud⁽¹⁾ un colloque qui réunissaient les professeurs de littérature comparée — les « comparatistes » — des facultés françaises sur le thème « image et littérature ». Beaucoup s'y sentaient un peu gênés, plus habitués à s'entretenir de l'influence des épopées kirghizes sur Shakespeare et de la diffusion du sonnet pétrarquiste en Cochinchine au 19^e siècle que de s'entendre dire que « l'espace figural est un espace textuel transgressé, déconstruit ». Ou dans un autre langage, plus brutal celui-ci : les images sont là et il faut bien les regarder. Ce colloque aurait été impensable il y a quelques années seulement. Les comparatistes français s'apercevant que la terre a tourné depuis Gustave Lanson, ont décidé d'ouvrir leur discipline. Mais les réticences demeurent, et un malaise que l'on ne pouvait camoufler. On a entendu des universitaires bien intentionnés nous parler de la mission morale

(1) Petite agglomération de la banlieue de Paris.

du professeur qui doit être un guide pour protéger les jeunes contre l'invasion de l'image. Certes, on doit bien s'interroger sur ce qu'elle peut et sur ce qu'elle vaut quand on voit nos enfants installés devant Batman ou l'Araignée, la bouche ouverte et l'oeil rond. Mais il ne s'agit pas d'abord de moraliser mais de voir.

Les images ne sont pas totalement inconnues des professeurs de littérature. Depuis longtemps ils en parlent quand ils analysent Racine ou Victor Hugo pour nous dire qu'un style est « imagé », ou que telle « image » est neuve, belle ou banale. Mais ils ont bien de la répugnance à faire le saut, et à chercher à quoi renvoie cette « image » dans le monde des objets qui l'a inspirée ou dans la conscience qui l'a conçue. Et plus encore que de s'interroger sur la « fonction référentielle » de l'image, il leur est pénible de découvrir autour d'eux un univers peuplé d'écrans, de bandes dessinées, d'affiches qui les agressent à chaque coin de rue ou dans l'intimité de leurs maisons. Tout continue de se passer pour eux comme si le texte était premier, et tout le reste substitut, illusion.

Ce colloque a bien montré la difficulté qu'il y avait à parler de l'image prise dans le sens large et à l'intégrer à l'Université comme objet d'étude. Deux langages, deux familles d'esprit plus encore que deux générations y ont cohabité, sans pour cela se rejoindre vraiment. Une évidence est apparue : on ne peut plus recourir seulement à l'intuition, à la culture humaniste, à la sensibilité personnelle, à l'*impression*. Les communications d'Henri Agel en ont apporté la preuve. Animer un ciné-club, susciter l'enthousiasme pour le cinéma est une chose — combien nécessaire ! — , étudier le phénomène de l'image en est une autre. Il ne s'agit pas de crier fini le temps des âmes sensibles et vivent les technocrates à l'esprit net et au cœur sec, mais de trouver pour parler de l'image des critères, des méthodes aussi rigoureuses que pour l'étude de la littérature. Certaines tentatives indiquaient une voie possible, comme celle de Bernard Pingaud analysant les rapports cinéma et littérature, plus encore celle de Michel Tardy (qui a publié il y a quelques années *le Professeur et les images*) étudiant l'image comme « système référentiel » chez Proust, ou celle de Jean-François Lyotard qui, dans une optique plus générale, reprenait le problème des figures dans la littérature, en s'inspirant de Freud, de Mauron et des concepts de la linguistique.

Dans la pédagogie de l'image non plus, nous ne sommes pas sortis de l'ère des tâtonnements. Nous entrons à coup sûr dans l'époque de l'audio-visuel, mais beaucoup de pédagogues y entrent à reculons. A côté de séduisants petits films d'enseignement, pleins d'astuces pédagogiques et visuellement beaux, le centre audio-visuel de Saint-Cloud a présenté aussi des cours en conserve dans la plus morne tradition : un monsieur s'assoit devant la caméra et nous parle de Stendhal, intermède avec quelques gravures d'époque, puis un autre monsieur nous reparle de Stendhal. Les cervelles universitaires doivent bien avoir quand même d'autres ressources ! A l'Université Laval, il s'est fait quelques essais fort intéressants pour présenter visuellement des auteurs canadiens, Alain Grandbois par exemple. Et à Saint-Cloud combien il était excitant de voir à l'écran un Francis Ponge expliquer pourquoi sa poésie se tourne vers les objets, *l'Aurélia* de Nerval, *le Horla* de Maupassant ou Robinson Crusoë réinventés pour la télévision par Anne Destrée, Jean-Daniel Pollet et Jean Thibaudeau, ou Georges Jean — professeur de lettres — s'appuyant sur Béguin pour faire naître des gravures « l'âme romantique ». Ou tout simplement de voir les rêves en pellicule et en liberté des « vieux » surréalistes Richter, Kyrou, Man Ray, pour qui les images étaient du pain quotidien. Et c'était des images *intérieures*. Trouver une pédagogie de l'image, oui certes, mais qui ne se limite pas à « transmettre des connaissances » et à nous coller quelques « illustrations » sur la rétine. Peut-on parler d'une pédagogie quand elle ne produit pas le déclic dans les petits rouages de nos têtes ? Après tout, le cinéma et la télévision, comme la littérature, ne doivent-ils pas faire naître d'autres images en nous, qui soient bien les nôtres, que nous composons nous-mêmes, pour que notre monde intérieur soit vraiment habité ?

ROLAND BOURNEUF